**René Descartes (1596-1650)**

Il affirme un dualisme substantiel entre l'âme et le corps, en rupture avec la tradition aristotélicienne. Il radicalise sa position en refusant d'accorder la pensée à l'animal, le concevant comme une « machine », c'est-à-dire un corps entièrement dépourvu d'âme. Cette théorie sera critiquée dès son apparition mais plus encore à l'époque des Lumières, par exemple par Voltaire, Diderot ou encore Rousseau.

Le projet cartésien : la recherche d’une méthode universelle. C'est l'objet du **Discours de la méthode** (1637). Il affirme ainsi que l'univers dans son ensemble (mis à part l'esprit qui est d'une autre nature que le corps) est susceptible d'une interprétation mathématique. Tous les phénomènes doivent pouvoir s'expliquer par des raisons mathématiques, c'est-à-dire par des figures et des mouvements conformément à des « lois ».

**Discours de la Méthode, Première partie**

« Je savais que les langues, qu’on y apprend, sont nécessaires pour l’intelligence des livres anciens ; que la gentillesse des fables réveille l’esprit ; que les actions mémorables des histoires le relèvent, et qu’étant lues avec discrétion, elles aident à former le jugement ; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées ; que l’éloquence a des forces et des beautés incomparables ; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très ravissantes ; que les mathématiques ont des inventions très subtiles, et qui peuvent beaucoup espérer, tant à contenter les curieux qu’à faciliter tous les arts, et diminuer le travail des hommes ; que les écrits qui traitent des moeurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles ; que la théologie enseigne à gagner le ciel ; que la philosophie, donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses, et se faire admirer des moins savants ; que la jurisprudence, la médecine et des autres sciences, apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent ; et enfin, qu’il est bon de les avoir toutes examinées, même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connaître leur juste valeur, et se garder d’en être trompé. »

**Deuxième partie :** Descartes décrit son propre parcours biographique et intellectuel. Il se donne notamment quatre préceptes, qu’il se résout à suivre fidèlement, et qui lui permettent d’être sûr d’**user convenablement de sa raison** : le résultat n’est peut-être pas parfait, mais grâce à ces quatre préceptes il est certain de raisonner de la meilleure façon possible.

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connaisse évidemment être telle.

Le premier précepte qu’il se donne est celui de se défaire de tous ses préjugés, de ne prendre que ce dont il est certain de la vérité.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j’examinerais, en autant de parcelles qu’il se pourrait et qu’il serait requis pour les mieux résoudre.

Le second précepte est d’arriver à résoudre son problème en le décomposant en petits problèmes.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés.

Le troisième précepte relève encore de la logique, et consiste tout simplement à commencer par ce qui est le plus évident, simple, et proche de lui. Cela fait, il deviendra possible de comprendre des ensembles de plus en plus complexes.

Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

Le quatrième précepte vise à s’assurer qu’il ne lui manque pas un élément qui pourrait remettre en cause tout ce qu’il a fait avant. Descartes se résout donc à prendre en compte toutes les dimensions du problème.

**Troisième partie**: Descartes a décidé de **douter de tout**, tant qu’il n’aurait pas une certitude. Mais il est conscient que cette démarche prend du temps.

**Quatrième partie :** Descartes applique sa méthode du doute. Tout ce sur lequel il a le moindre doute doit être rejeté, pour ne s’appuyer que sur du certain.

Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : **je pense, donc je suis**, COGITO ERGO SUM, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n’étaient pas capables de l’ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie, que je cherchais.

C’est le moment le plus important du *Discours de la méthode*, car c’est la première vérité que Descartes établit pour sûr. C’est ce premier principe qui lui permet de sortir du doute, de connaître quelque chose de façon certaine, c’est l’objectif qu’il s’était donné. Du fait même qu’il pense, il est certain qu’il existe.

Je connus de là que j’étais une substance dont toute l’essence ou la nature n’est que de penser, et qui, pour être, n’a besoin d’aucun lieu, ni ne dépend d’aucune chose matérielle. En sorte que ce moi, c’est-à-dire **l’âme par laquelle je suis ce que je suis**, est entièrement distincte du corps.

Pour exister, l’âme ne dépend aucunement de ce qui est matériel. En effet, l’âme n’est qu’une substance dont la nature est de penser. Descartes en conclut donc que l’âme, c’est-à-dire son être, est séparée du corps. L’âme est distincte du corps.

**Cinquième partie** : Descartes tient pour certain une opinion admise généralement par les théologiens. Le monde non seulement a dû être créé, mais en plus il doit être maintenu. Dieu est l’auteur de cette création et de ce maintien. Et le maintien du monde est de la même nature que la création du monde : **Dieu crée sans cesse pour maintenir le monde**.

**Sixième partie :** Descartes rend compte de l’intérêt qu’il aurait ou non à publier le livre du *Discours de la Méthode*. Dans ses considérations, il commence par rappeler combien les connaissances peuvent être utiles à l’homme, peuvent être utiles à la vie. C’est une certaine idée du progrès : le progrès est possible grâce à la connaissance.

**Et si j’écris en français**, qui est la langue de mon pays, plutôt qu’en latin, qui est celle de mes précepteurs, c’est à cause que j’espère que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure, jugeront mieux de mes opinions, que ceux qui ne croient qu’aux livres anciens.

C’est une particularité connue du *Discours de la Méthode*, que l’ouvrage a été publié en français et non en latin comme il était d’usage à l’époque. Le latin est en effet la langue des savants, tandis que le français pourrait paraître vulgaire pour les plus rigoureux. Descartes se justifie lui-même d’avoir choisi le français, car il ne veut s’adresser qu’à la raison pure, il ne s’adresse qu’à ceux qui utilisent leur bon sens, et se veut **accessible au large public**.